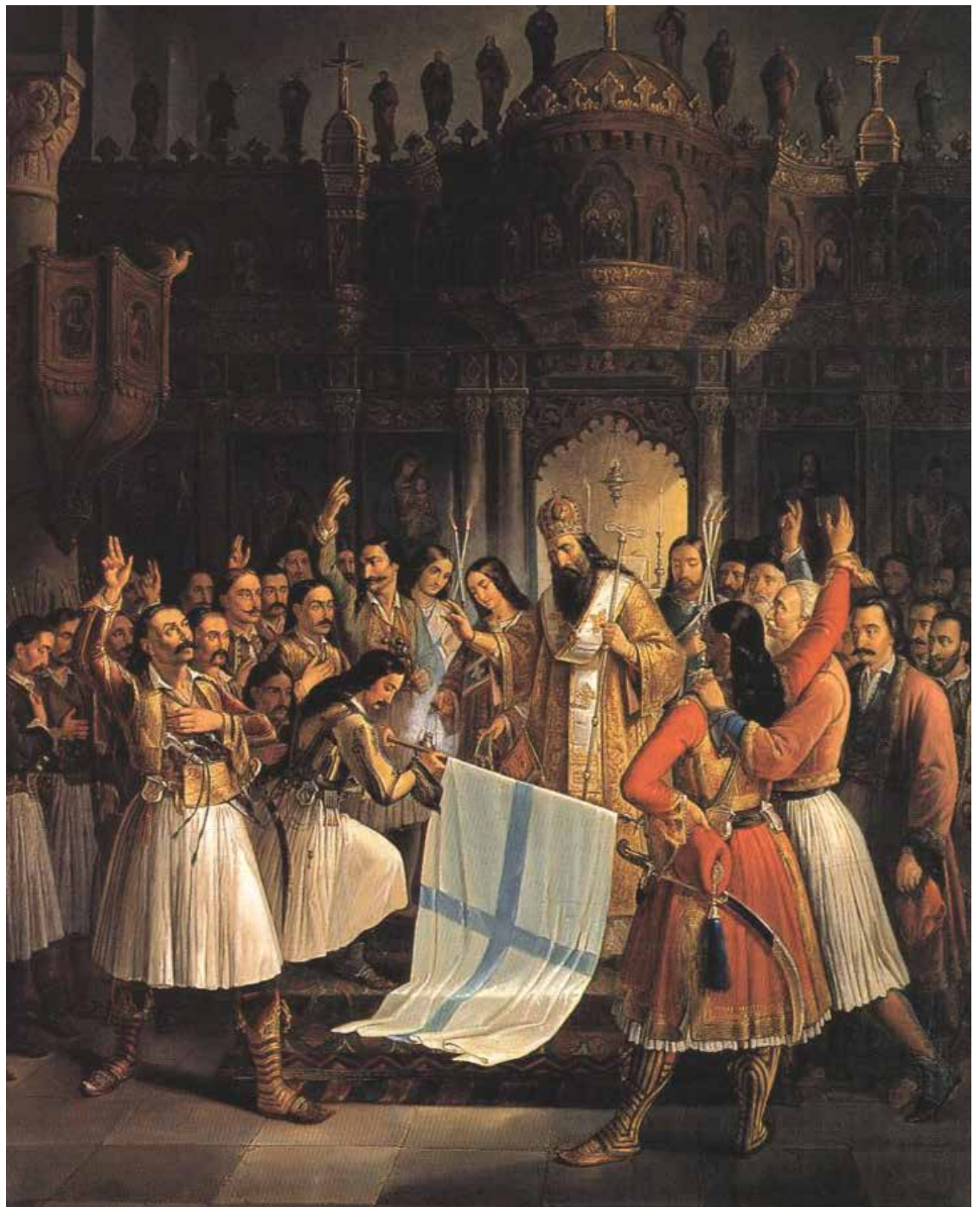


[par Jean-Yves Boriaud, professeur émérite de langue et de littérature latines à l'université de Nantes]

La liberté ou la mort : les chemins de l'indépendance grecque

25 mars 1821 – 12 septembre 1829

CONFÉRENCE
À DOMICILE



Le Serment à Aghia Lavra, huile sur toile de 1865, par Theodoros P. Vryzakis, commémorant le soulèvement du 25 mars 1821
[Wikimedia Commons](#)

CONFÉRENCE À DOMICILE

Le 25 mars constitue d'une des deux fêtes nationales grecques, avec le 28 octobre.

Le mythe du 25 mars

Le 18 juin 1954 mourait dans un camp de prisonniers, près de Stalingrad, le général Karl Hans Maximilian von Le Suire, auteur, en décembre 1943, d'un des pires crimes de guerre commis par les Allemands en Grèce : le massacre, accompagné d'un pillage en règle, de plus de 1 200 des habitants d'une petite ville du nord du Péloponnèse, Kalavryta. Pour faire bonne mesure, ses "soldats" de la Jäger-Division avaient également exécuté les moines de l'église locale d'Aghia Lavra (Sainte-Laure) avant de l'incendier. Le général nazi savait ce qu'il faisait. S'en prendre à cette église, sacrée entre toutes, et à laquelle seul avait osé toucher, en 1826, l'égyptien Ibrahim Pacha, c'était s'attaquer directement à l'âme grecque. Là, le 25 mars 1821, une personnalité hors du commun, Germanos, métropolite (archevêque) de Patras, avait béni le lancement de la révolte (1821-1829) des Hellènes contre une occupation turque vieille de plus de 350 ans. La scène avait été extraordinaire : 1 500 paysans locaux, puis bientôt 5 000 avaient empêché les troupes

turques de s'emparer de la personne du bouillant archevêque ; leurs leaders avaient, devant lui, juré de lutter jusqu'à l'indépendance de leur patrie ; et Germanos avait entonné un *Te Deum*, avant de lancer de fulgurantes prophéties sur l'effondrement de l'empire turc et la libération des peuples autochtones asservis. Depuis lors, le 25 mars constitue d'une des deux fêtes nationales grecques, avec le 28 octobre, rappel du "non" (Όχι) opposé en 1940 par le général Métaxas à l'ultimatum posé par Mussolini, impatient d'installer ses troupes, sans coup férir, sur le territoire national.

L'épisode est rapporté par un médecin français, admirable connaisseur de la Grèce de son temps, authentique philhellène, ancien consul de France à Ioannina, François Pouqueville, qui, dans son *Histoire de la régénération de la Grèce* (1824), le hisse pratiquement au niveau du miracle : le 25 mars était en effet le jour de l'Annonciation, les prophéties du métropolite recoupaient de vraiment très près, sous sa plume, le déroulé des événements à venir et le cri de ralliement des Grecs assemblés, *La Victoire de Dieu !* rappelait étrangement celui des *Maccabées* bibliques en révolte. Quoi qu'il en fût, l'Επανάσταση (la Révolution) grecque avait bel et bien commencé et elle avait son indispensable héros fédérateur.



Carte de Roumélie en 1817 – la Grèce sous occupation ottomane
 Wikimedia Commons

CONFÉRENCE À DOMICILE

Portrait d'Alexandros Ypsilantis par Dyonisos Tsokos
 Wikimedia Commons



La communauté grecque, en revanche, était très présente dans l'empire ottoman, à travers une florissante bourgeoisie commerçante, à l'origine regroupée à Constantinople, dans le quartier du Phanar (le Phare) : les Phanariotes. Classe entreprenante de Grecs cultivés et polyglottes, elle avait su se rendre indispensable auprès des autorités turques : l'importante charge de *drogman* de la Porte lui était ainsi réservée, et, de la simple besogne d'interprétariat qu'elle supposait, elle avait su en faire une sorte de ministère des Affaires Étrangères. Avec des relais dans l'Europe entière, elle put ainsi entrer en contact, au XVIII^e siècle, avec les courants libéraux et nationaux qui la traversaient, et où elle trouva un regain d'intérêt pour l'idée qu'elle n'avait jamais abandonnée, celle de la nécessaire indépendance de la Grèce moderne. Discrète à Constantinople, pour d'évidentes raisons, elle développa cette idée, en y multipliant les publications, dans les provinces roumaines où la Porte, depuis 1774, avait eu l'imprudence de lui confier le gouvernorat. Ainsi naquirent les 126 vers du fameux *Thourios* (*Chant de guerre*) : à Belgrade, en 1798, les Ottomans en firent étrangler l'auteur, le poète Rigas Vélestinlis quand les Autrichiens le leur eurent livré. Il y suggérait, sans ambiguïté, d'"allumer l'incendie dans toute la Turquie", de la Bosnie à l'Arabie, au nom d'un principe simple : "Mieux vaut une heure de vie libre/Que quarante ans de servitude".

En Russie se fonda en 1814 une importante société secrète, la **Φιλική Εταιρεία**, association d'intellectuels et de commerçants grecs animés d'une seule passion : la libération de la Grèce.

Le temps des opérations militaires

Cette aspiration à la liberté se trouva vite imbriquée dans le jeu diplomatique compliqué hérité des guerres napoléoniennes, la Sainte Alliance tenant par-dessus tout à l'équilibre qu'elle avait imposé en 1815. Bien que Catherine II envisageât sans déplaisir la perspective, à travers la création d'un royaume grec autour de Constantinople, d'une extension de son empire vers les Balkans, au détriment d'un empire ottoman fragilisé. Et c'est d'ailleurs en Russie que se fonda en 1814 une importante société secrète, la **Φιλική Εταιρεία** (*Filiki Eteria*, "Société des Amis"), petite (un millier de membres en 1821) mais très influente association d'intellectuels et de commerçants grecs animés d'une seule passion : la libération de la Grèce. Dès 1820, elle eut à sa tête une figure légendaire de la révolte : Alexandros Ypsilantis, d'une vieille famille phanariote passée au service de la Russie. Vrai chef de guerre (général de brigade mutilé au combat) il servait alors auprès du tsar, en tant qu'aide de camp, mais il n'hésita pas une seconde à se lancer dans une guerre contre la Porte, à partir de la Moldavie et la Valachie. Projet magnifique mais qui contrevenait évidemment à l'organisation de l'Europe voulue par la Sainte Alliance : lâché par le Tsar et les populations locales peu enclines à soutenir des Phanariotes âpres au gain, puis excommunié par le Patriarche de Constantinople lui-même, il échoua donc totalement. Le régiment de 500 étudiants grecs de l'étranger qu'il avait levé en février 1821 (le "bataillon sacré" pour les Grecs) devait être défait quelques mois plus tard par les troupes turques, en Roumanie, et lui-même, enfermé pour 7 ans, sur l'ordre de Metternich, dans une forteresse autrichienne, mourut à Vienne en 1828.

CONFÉRENCE À DOMICILE

En dépit des prétentions de la Sainte Alliance, la dynamique était lancée, la lassitude des Grecs de l'intérieur face au système féodal turc se conjuguant avec les aspirations des Phanariotes. Jamais en effet les circonstances n'avaient été plus favorables : les troupes ottomanes étaient occupées, au nord, dans la région de Ioanina, avec la révolte d'Ali Pacha, gouverneur d'Épire pour le compte de la Porte, et qui tentait, avec des forces considérables mais hétéroclites, de se tailler dans "sa" région une principauté personnelle. Il devait échouer et serait exécuté le 5 février 1822, mais son involontaire diversion était inespérée.

La révolte active et organisée partit donc du Péloponnèse, où les forces ottomanes disposaient malgré tout de positions solides, au sein de redoutables forteresses, souvent construites par les Croisés au ^{xiii}^e siècle ou, plus tard, par les Vénitiens : l'Acrocorinthe au nord-est ; Nauplie et, plus au sud, toujours sur la côte est, Astros et Monemvassia ; Coron et Modon, forts vénitiens, à l'ouest ; Patras à l'extrême nord-ouest et, bien sûr, au centre, la capitale Tripolitza (l'actuelle Tripolis), uniquement peuplée de Turcs, les Grecs y ayant été massacrés en 1770. Sans doute le soulèvement fut-il décidé entre chefs de clans, sur les instructions de la Société, le 17 mars 1821, dans la bourgade de Tsimova (aujourd'hui Aréopoli), au cœur des rugueuses montagnes du Magne, au nord-ouest du Péloponnèse. Le leader local en fut Pétros Mavromichalis, d'une grande famille magnote, à qui la Porte avait imprudemment délégué la charge de *bey* local. Les débuts de l'insurrection, comme on pouvait s'y attendre, furent chaotiques et il fallut d'abord organiser les volontaires venus combattre en bandes mal armées et peu disciplinées, auxquelles se mêlaient des héros formidables mais ingérables : les klephtes et les armatoles, bandits "d'honneur" auréolés d'un grand prestige auprès des chrétiens mais fortement individualistes et difficilement contrôlables en dépit de leur attachement à la cause... Il se trouva heureusement, pour mettre de l'ordre dans ce recrutement, un meneur d'hommes de grande valeur, Theodoros Kolokotronis (1770-1843) : fils d'un klephte tué par les Turcs et major en 1810 dans l'armée britannique, nul n'était mieux placé que lui pour réguler ce bouillant contingent qui, le 23 mars, s'empara – première vraie victoire – de Kalamata, sur la côte ouest du Péloponnèse. Après quelques déboires et plusieurs péripéties, Kolokotronis réussit, à force d'entraînement, à transformer ce conglomerat de bandes en une véritable armée, destinée au siège essentiel, celui de la capitale, Tripolitza.



Portrait d'Ali Pacha de Janina  Wikimedia Commons

Les troupes de Petros Mavromichalis vinrent y appuyer les siennes et ce siège dura du mois de mai jusqu'au 5 octobre, jour où les soldats grecs pénétrèrent dans la ville et massacrèrent la population turque dans sa presque totalité. Puis ce fut bientôt une autre prise de choix, celle l'Acrocorinthe, dont il s'empara le 14 janvier 1822.

Restait la question de Patras : le 4 avril 1821, tout y avait commencé par une véritable guerre civile entre populations grecque et turque, les musulmans se réfugiant bien vite dans le château qui domine la ville. Avec les quelques troupes disparates amenées le 7 par Germanos en personne, les Grecs, au nombre de 6 000 mais sans artillerie, ne purent alors compter que sur l'épuisement de Turcs sans possibilités de ravitaillement. Mais survint bientôt une armée ottomane de secours : le 15, le blocus fut levé et les troupes ottomanes en profitèrent pour ravager la ville. Les Turcs allaient rester cloîtrés dans la citadelle jusqu'à l'intervention française, en 1828.

En ce mois de mars 1821, l'insurrection éclate un peu partout en Grèce, sporadiquement et sans vraie concertation, sous l'impulsion de chefs locaux.

Mais en ce mois de mars 1821, l'insurrection éclate un peu partout en Grèce, sporadiquement et sans vraie concertation, sous l'impulsion de chefs locaux : le 24, tout s'enflamme en Phocide ; puis c'est la Béotie : le 29, Levidia tombe ; deux jours plus tard, c'est Thèbes. Athènes finit, au bout de deux sièges, par tomber le 18 juin 1822 (400 prisonniers seront exécutés le 10 juillet) mais la situation, ces premières années 1820, est des plus confuses, et alternent victoires grecques et contre-attaques ottomanes, avec ce qu'il y a de massacres. Aux exactions grecques à Tripolitza (au moins 8 000 Turcs exécutés) répond ainsi un massacre des Grecs de Constantinople, et le patriarche Grégoire lui-même, en dépit de son âge (84 ans), est pendu à la porte de son palais du Phanar : son corps demeure là trois jours, avant d'être jeté à la mer. Globalement, toutefois, les forces ottomanes évacuent les campagnes et se regroupent dans leurs forteresses maritimes, d'où elles peuvent être ravitaillées par mer, et le sentiment se répand dans toute la Grèce que l'heure de la liberté est venue.

CONFÉRENCE À DOMICILE



Statue en hommage à Theódoros Kolokotrónis, héros de la guerre d'indépendance grecque, à Athènes 📍 Y. Skoulas/GNTO

Le temps des assemblées nationales

La soif de reconnaissance, la confiance, sont telles, chez les insurgés, que dès fin décembre 1821, ils décident d'officialiser la nouvelle liberté grecque par la réunion dans l'actuelle Nea Epidavros (près du théâtre d'Épidaure) d'une toute première Assemblée Nationale de 59 membres. Y sont représentés, vaillants que vaillants, les différents courants de la révolte : Grecs du Levant, combattants de la Morée (le Péloponnèse), Grecs d'Occident... divisés en deux partis, les "politiques", partisans d'un système libéral, et les "militaires", tenants d'un régime autoritaire, sur le modèle russe, au moins jusqu'à la victoire finale. Quoi qu'il en soit, le 1^{er} janvier 1822, l'Assemblée proclame l'indépendance de la Grèce, dotée dorénavant d'une constitution et du drapeau bleu et blanc. C'est la victoire des politiques, et les militaires en conçoivent une amertume qui ne se démentit pas lors de l'Assemblée suivante, de 271 membres, réunie, du 10 au 30 avril 1823, dans la petite ville d'Astros, sur la côte est du Péloponnèse, à quelques kilomètres au sud de Nauplie.

Ce fut la plus importante des premières assemblées grecques, en dépit de l'ambiance, délétère, qui en accompagna les débuts. Politiques et militaires campaient en effet dans deux villages différents, défendus par de véritables milices : 800 hommes pour les militaires et 2 400 pour les politiques. La question était simple : les politiques entendaient contrôler les opérations militaires, et les militaires, emmenés par Kolokotronis, entendaient les cantonner dans les tâches de ravitaillement. Et il fallut l'intervention des délégués de petites îles d'armateurs, comme Hydra, pour les réconcilier. Petros Mavromichalis fut nommé à la tête de l'exécutif, les pouvoirs du législatif se trouvèrent renforcés, on établit la liberté de la presse et on garantit aux non-Grecs la pleine possession de leurs biens. La constitution sera encore amendée et affinée à deux reprises : à Trézène, en 1827, où l'on désignera Nauplie (après Égine) comme capitale et le prestigieux Corfiote Kapodistria comme Gouverneur de la Grèce, et enfin, en 1829, à Argos.

Le 1^{er} janvier 1822, l'Assemblée proclame l'indépendance de la Grèce, dotée dorénavant d'une constitution et du drapeau bleu et blanc.



Scène des massacres de Scio, huile sur toile de 1824 par Delacroix, conservé au musée du Louvre  Wikimedia Commons

CONFÉRENCE À DOMICILE



1



2



3

1 Drapeau des révolutionnaires grecs pendant la guerre d'indépendance (1821-1829)

2 Drapeau de la marine marchande à partir de 1822

3 Drapeau de la Première République grecque (1822-1832)

La réaction turque et les chemins de la liberté

En attendant, la Porte réagit : en Chalcidique, tout est fini dès 1821, et le bataillon grec descendu de l'Olympe sur Salonique est écrasé. Débarrassées en janvier 1822 de l'hypothèque Ali Pacha et de ses velléités indépendantistes, les troupes ottomanes, en Épire, ont tout loisir pour se retourner contre les montagnards Souliotes, ralliés au camp de la liberté, qui doivent évacuer leurs villages en septembre. Les Grecs libres sont de plus en plus cantonnés à un pré carré : le Péloponnèse, et leurs divisions internes freinent drastiquement leurs progrès. Il va falloir une énorme faute humaine et politique de la Porte pour

relancer leur cause, qui va alors fédérer autour d'elle les sympathies européennes : le massacre de Chio, en avril 1822. Après, en mars, une insurrection désordonnée qui confine les troupes turques dans la citadelle (Chora) de cette île opulente, les Ottomans contre-attaquent avec une indicible cruauté, tuant au bas mot 25 000 Grecs (dont deux mille dans le célèbre monastère de la Nea Moni) et en réduisant 40 000 en esclavage. Les Grecs du continent envoient certes une flotte de 56 navires qui parvient à détruire celui du principal responsable du massacre, Kara Ali, mais cela ne fait qu'entraîner de nouvelles exactions turques dans l'île martyre. La répression ottomane, totalement disproportionnée par rapport à la menace grecque, cause une émotion considérable en Occident : en témoigne suffisamment, en 1824, un tableau de Delacroix, la *Scène des massacres de Scio*, ou le poème de Victor Hugo, *L'Enfant Grec*. À cela vient s'ajouter le désastre de Missolonghi, où, en avril 1826, les Turcs, après quatre sièges, massacrent l'essentiel de la population. L'Europe accuse le coup : un peu partout (Stuttgart, Londres, Bruxelles...) se créent ou se développent des comités philhellènes qui vont soutenir activement la cause grecque. Le plus actif, celui de Paris, fait parvenir, en trois ans, 65 000 livres à la Grèce. Mais ce philhellénisme de cœur prend également une forme concrète et efficace avec la création, en 1826, d'une véritable unité combattante, essentiellement constituée d'anciens de la Grande Armée, et qui, sous les ordres du colonel Fabvier, s'illustre alors, avec des bonheurs divers, à Athènes et à Chio.

Mais cet élan n'infléchit en rien la politique de la Sainte Alliance attachée à maintenir, sous l'autorité de Metternich, l'équilibre politique régional, dont l'intégrité de l'empire ottoman passe pour un pilier essentiel. C'est donc impunément que va s'acharner sur le Péloponnèse un personnage que personne n'y a oublié : Ibrahim Pacha, envoyé d'Égypte en Grèce par le sultan Mahmoud II avec pour mission de venir à bout, par tous les moyens, de l'insurrection. Ce qu'il fait avec zèle, à partir de février 1825 – en dépit de la résistance de Kolokotronis – réduisant en esclavage des milliers de Grecs promptement envoyés en Égypte. L'indignation européenne se traduit alors concrètement : Russes, Français et Britanniques signent à Londres, le 6 juillet 1827, un (prudent) traité qui accorde à une Grèce géographiquement mal définie une autonomie politique approximative, avec obligation de payer tribut à la Porte. Les Turcs refusant de le ratifier, les signataires envoient sur place une flotte "de maintien de la paix" qui, dans la baie de Navarin, écrase, le 20 octobre, celle d'Ibrahim Pacha. Mais il faut l'envoi d'un corps expéditionnaire français de 15 000 hommes, en août 1828, pour le forcer à quitter le sol grec, début octobre 1828. Intervention salutaire pour les Grecs libres dont le territoire s'était peu à peu réduit comme peau de chagrin. Les troupes françaises récupèrent alors, une à une, les places toujours occupées par des garnisons turques résiduelles : Navarin, Modon, Coron, et, enfin, Patras. Le 5 novembre, la Morée est définitivement débarrassée de la présence turco-égyptienne. Wellington, premier ministre britannique, s'opposant au souhait français de pousser plus avant, aux côtés des Grecs, vers Athènes et l'Attique, ce sont les forces helléniques seules qui s'emparent de Livadia, Thèbes, Missolonghi, jusqu'à l'ultime bataille de la guerre, à Petra, en Béotie, où, le 12 septembre 1829, sont défaits les 5 000 soldats du dernier contingent turc actif.

Contrainte et forcée par sa défaite face à la Russie, la Turquie, contre dédommagement, doit accepter, au traité de Constantinople, le 21 juillet 1832, l'indépendance d'un État grec limité au Péloponnèse, à quelques îles et à une portion de territoire comprise au-dessous d'une ligne Arta-Volos. De congrès en traités, et au prix de conflits à répétition, la Grèce n'obtiendra son extension actuelle qu'en 1947.

Pour aller plus loin

Frank Ferrand nous fait revivre les événements de 1822 dans son émission "Un jour dans l'Histoire" sur Europe 1

[JE DÉCOUVRE](#)

France Culture revenait plus longuement en avril dernier sur le mouvement d'indépendance de 1821 dans l'émission "Le cours de l'histoire"

[JE DÉCOUVRE](#)